



FRANCO ÉCOSSAISE



EDITORIAL

L'Écosse et la construction européenne.

Lors du référendum du 23 juin 2016, concernant le maintien ou non du Royaume-Uni dans l'Union Européenne, le vote en faveur du Brexit (c'est-à-dire la sortie de l'UE) l'a emporté assez largement par 51,89 % des suffrages exprimés contre 48,11 %, ce qui est apparu comme un choix décisif. Toutefois, le R-U. est composé de quatre entités: l'Angleterre, le poids lourd, qui pèse pour 85% de la population, ensuite l'Écosse (9%), puis le Pays de Galles (5%), enfin l'Irlande du Nord (5%), l'hégémonie de l'Angleterre se reflétant dans tous les scrutins à l'échelle britannique.

Or, précisément, l'Angleterre et le Pays de Galles ont été les seuls à voter en faveur du Brexit. L'Écosse (62%, soit 1.661.191 voix pour le maintien sur 2.679.513 suffrages exprimés (et, dans une moindre mesure, l'Irlande du Nord : 55,8% des voix), ont clairement défié le géant anglais. Les scores sont spectaculaires dans les grandes villes d'Écosse : près des trois quarts des votants (74,4%) à Edimbourg, 66,6% à Glasgow, 61,1% à Aberdeen, 59,8% à Dundee. Est-ce à dire que l'Écosse est plus pro-européenne que l'Angleterre ? Remarquons tout d'abord que lors des plus récentes élections au Parlement européen de 2014 - qui seront sans doute les dernières pour le Royaume-Uni - l'Écosse, qui disposait de six sièges, a certes élu deux nationalistes, deux travaillistes, un conservateur mais aussi un candidat du UKIP (United Kingdom Independence Party), le parti le plus hostile à l'Europe, qui battait largement le député sortant libéral-démocrate, dont le parti est le plus pro-européen de tous !

Par ailleurs, si l'on remonte au premier référendum (5 juin 1975) sur le maintien ou non dans la CEE où le Royaume-Uni venait d'entrer un an plus tôt, on constate que, si toutes les parties du R-U avaient donné une majorité au Oui, l'Écosse s'était montrée la plus réticente, seuls 58,4% des électeurs votant Oui, contre 68,7% des Anglais. En fait, cette réticence reflétait les divisions du parti travailliste écossais, alors le parti dominant, et surtout l'attitude du parti nationaliste qui avait fait campagne pour le Non et qui n'avait pas encore remplacé son vieux slogan d'«indépendance dans le Commonwealth» par celui d'«indépendance dans la Communauté Européenne», ce qu'il fit au cours des années 80.

De fait, dans les années Thatcher et Major (1979-1997), alors que le parti conservateur, de plus en plus eurosceptique, voyait son influence s'effondrer en Écosse, le fait de se réclamer de la CE puis de l'UE rendait la revendication indépendantiste moins aventuriste aux yeux de la population, d'autant que la confédération syndicale écossaise (STUC), farouchement hostile à l'Europe en 1975, entraînait ses troupes - et donc les électeurs travaillistes - dans la même direction. C'est donc, en définitive, le changement d'attitude des partis, qui va de pair avec une presse moins agressivement eurosceptique que la presse de Londres et avec des apports économiques tangibles - dont la spectaculaire amélioration des infrastructures routières - qui explique le mieux cette image plus positive de l'Europe.

Et il faut dire que les rebuffades du président de la Commission européenne d'alors, José Manuel Barroso, lors de la campagne du référendum sur l'indépendance, en 2014, n'ont pas découragé cette europhilie, au moins dans les milieux qui comptent. Et il n'est pas douteux qu'elle continuera de jouer un grand rôle dans les débats futurs sur l'avenir de l'Écosse.

Lochnagar Crater (1er juillet 2016)

Centenaire de la Bataille de la Somme

Cent ans se sont écoulés depuis cette terrible bataille. Officiellement elle dura du 1er juillet au 18 novembre 1916, mais, en fait, elle se prolongea jusqu'au printemps 1917. Elle fit 1.200.000 victimes (blessés, tués et portés disparus), dont 650.000 environ dans les rangs des soldats britanniques et des pays du Commonwealth. La Bataille de la Somme est appelée à juste titre le Verdun des Britanniques.

Cette année les commémorations eurent un caractère plus solennel encore pour rendre hommage à tous ceux qui périrent en ces lieux. Etant donné les menaces qui pesaient sur la France, des mesures de sécurité exceptionnelles avaient été prises et toutes les cérémonies purent se dérouler sans incidents. Des membres de la Famille Royale étaient présents à Thiepval et il y avait de nombreuses personnalités sur tous les lieux de mémoire.

A Lochnagar Crater la cérémonie fut, comme à l'accoutumée et selon le souhait de Richard Dunning, simple, recueillie et œcuménique. Toutefois, trois manifestations marquèrent dignement ce Centenaire.

Tout d'abord, ce fut une Veillée d'Armes autour du cratère dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, assurée par



un détachement de soldats du 204ème Bataillon du 101ème Régiment du Northumberland, The Tyneside Scottish.

Puis le moment émouvant et symbolique où Mark Wickham déposa une couronne de coquelicots au pied de la croix, en mémoire de son arrière-grand-oncle, Alfred Moxham, du 6ème Régiment du Wiltshire, tombé le 2 juillet, porté disparu, son corps reposant quelque part à proximité du cratère.



Tant d'hommes furent portés disparus dans cet affreux massacre et n'eurent jamais de sépulture !

Et enfin, la participation des enfants de l'école de La Boisselle avec leurs institutrices. Chaque enfant déposa un petit bouquet de lys sur une grande couronne où étaient inscrits tous les pays ayant pris part à la Grande Guerre.

Autre symbole, ces pays n'étaient pas inscrits par ordre d'importance ou alphabétique, mais au hasard pour bien souligner que, pour chaque pays, petit ou grand, le sacrifice était le même et méritait le même hommage.

Ensuite les enfants ont chanté la Marseillaise avec beaucoup de sérieux et de conviction. La présence de beaucoup de jeunes à cette cérémonie est un message



d'espoir, du « plus jamais ça » dans notre monde où règne encore tant de haine et tant de violence.

Dans son discours, Richard Dunning a insisté sur l'extraordinaire sérénité de ce beau Jardin du Souvenir où règne désormais la paix. La cérémonie s'est achevée par la traditionnelle chaîne humaine autour du cratère et le lancer de pétales de coquelicots.

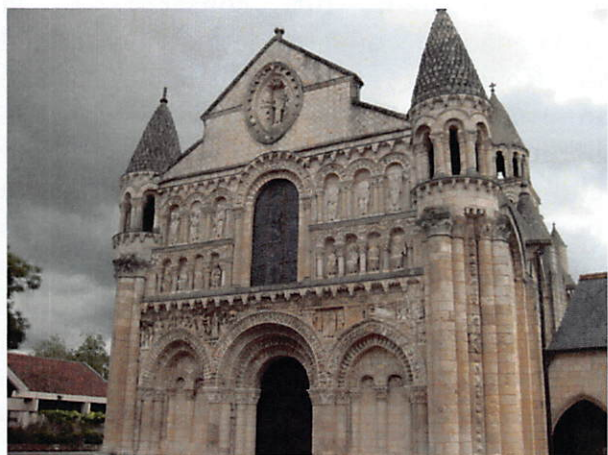
Ginette Dalleré et Lydie Delalande

Voyage du Poitou à l'Aunis (du 13 au 20 juin 2016)

En ce début juin, la France connaissait d'importantes grèves des transports. Aussi, le soulagement fut grand de voir les avions de diverses provenances écossaises et les trains pour Poitiers partant de l'aéroport Charles de Gaulle, ainsi que de Paris Montparnasse, arriver tous à l'heure prévue.

A l'hôtel de l'Europe étaient déjà Sir David Edward et Lady Elizabeth, venus en voiture et ce fut une première soirée de retrouvailles heureuses avec la présentation du nouveau président de la Franco-Scottish Society et de sa très charmante épouse : The Rt Hon Lord Brodie et Lady Carol McLeish-Brodie.

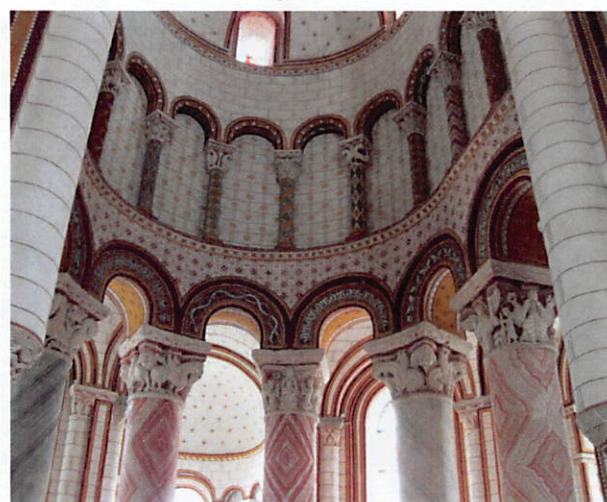
Le premier jour, Thierry nous guida dans Poitiers : tout d'abord la cathédrale, l'église Ste Radegonde, le baptistère St Jean et le musée Ste Croix dans le quartier épiscopal.



Après le repas dans un restaurant curieusement aménagé dans une chapelle néo-gothique du 19ème siècle, l'après midi fut consacré au quartier



monumental avec Notre Dame la Grande, le Palais de justice, l'église St Porchaire (où on peut voir une plaque à la mémoire d'Adam Blackwood, conseiller de Marie Stuart) et même l'église St Hilaire le Grand.



Dans les environs de Poitiers, nous visitâmes successivement St Savin sur Gartempe dont de spectaculaires fresques recouvrent la voûte de l'église romane du XIème siècle, Chauvigny, dominé par ses châteaux, dont la collégiale St Pierre contient de remarquables chapiteaux historiés et Civaux où l'on découvre les milliers de sarcophages d'une mystérieuse nécropole mérovingienne, dont des couvercles dressés forment la clôture.



Le départ de Poitiers vers le Marais mouillé poitevin se fit sous une petite pluie fine. Thierry nous décrit dans le car ce milieu particulier, depuis ses premiers habitants : les Pictons et les Santons, jusqu'au paysage largement aménagé par l'homme qu'on découvre de nos jours. Nous découvrîmes la "Venise Verte" à Coulon, par un joli soleil.



Après la visite du musée, vint la promenade sur les canaux, en barques poussées silencieusement à l'aide de pigouilles sous les voûtes très verdoyantes des frênes dont les racines consolident les rives.

De gigantesques peupliers, des vaches paisibles maraîchines - chargées de consommer les orties abondantes -, les martins-pêcheurs, les ragondins, les feux d'eau allumés par les bateliers, ont agrémenté le parcours qui se poursuivit... sous les parapluies.

Heureusement, le débarquement fut ensoleillé, ce qui n'empêcha pas, après le repas, un bel orage de tremper le gros de la troupe qui rejoignait le car à pied ! Toutefois, à notre arrivée, le soleil brillait de nouveau sur la Rochelle, très en gaité, car envahie par des supporters irlandais venus en nombre pour "l'Euro" et qui fêtaient le football avec bière et chansons, bruyamment mais avec bonne humeur.



Le lendemain fut consacré à la promenade découverte de l'ancien arsenal de Rochefort et à la visite du centre international de la mer situé dans le bâtiment de la Corderie royale, très long édifice de 375m, construit au 17ème siècle pour la fabrication des grands et gros cordages en chanvre du royaume destinés aux navires de guerre. Enfin, la visite du Musée des commerces d'autrefois rappela à beaucoup les objets de leur enfance dans des reconstitutions anciennes d'échoppes et d'ateliers.

La Rochelle méritait bien une journée de découverte avec ses tours à l'entrée du port, ses rues à arcades, ses façades à colombages, ses beaux hôtels du 18ème siècle. Le Musée du Nouveau Monde, installé dans l'hôtel de l'armateur rochelais Fleuriau expose les collections de la période où se pratiquait le "commerce triangulaire" entre la Rochelle, l'Afrique et l'Amérique. Enfin, en soirée, c'est le restaurant "les Flots" qui accueillit le dîner de gala, occasion d'évoquer, une fois de plus, les liens d'amitié très sincères entre l'Ecosse et la France.

Pour le dernier jour – déjà ! -, avant de regagner Poitiers, nous fîmes un long arrêt à Mouilleron en Pareds, patrie de deux célébrités françaises. La maison natale du général de Lattre de Tassigny nous permit de découvrir ce qu'était la demeure bourgeoise d'un notable vendéen au 19ème siècle. Celle de Georges Clémenceau n'était pas encore ouverte au public mais nous avons pu y voir un film montrant le "Tigre" sous un aspect peu connu et souvent amusant.



Après cette étape, Philippe et Geneviève Contamine nous accueillirent dans leur manoir de la Buchellerie avec leur gentillesse habituelle.

Après un apéritif chaleureux sur une terrasse ensoleillée - où moult photos furent prises - le buffet fut servi dans la belle salle à manger et c'est bien à regret que nous avons quitté nos hôtes et ce domaine paisible et verdoyant.

Retour à Poitiers pour notre dernier dîner ensemble, avec les regrets de la séparation du lendemain. Mais ce n'était, heureusement, qu'un "au revoir". La prochaine rencontre se fera dans deux ans, en Ecosse...

Marie-Claire Valée.

Auld Lang Syne (Chant célèbre et méconnu)

Auld Lang Syne est le titre d'un très vieux chant écossais que Robert Burns, folkloriste passionné, recueillit sur le terrain. Dans une lettre à une de ses amies, Mrs Dunlop, Burns lui confiait «L'expression écossaise n'est-elle pas éminemment expressive ? Il existe un vieux chant qui a souvent ému mon âme. Je vous l'enverrai... » Lorsqu'en 1788 Burns envoya son Auld Lang Syne, paroles et mélodie, à James Johnson pour The Scots Musical Museum, recueil de chants et de mélodies écossaises auquel il collabora très activement, il mit en note : « Ce chant, vieux chant écossais de jadis qui n'a jamais été imprimé et dont il n'existe

pas de manuscrit, je l'ai recueilli d'un vieil homme qui le chantait. » En fait, on trouve trace de ce chant dès le 16ème siècle dans un poème de Robert Ayton. Mais Burns ne se contenta pas de recueillir le chant, il le remania. De plus, deux couplets sont indiscutablement de sa plume. Il y chante le souvenir de la jeunesse heureuse qui s'est enfuie et l'amitié qui résiste au temps.

On peut dire sans exagération que la mélodie qui accompagne ce chant – mais qui n'est pas la mélodie d'origine – est mondialement connue. En France, tout le monde a entendu ou chanté Ce n'est qu'un au revoir, chant scout écrit par le Père

Jacques Sevin, ou le cantique du même nom, avec des variantes dans le texte. Le titre est en écossais, en *lallans* et peut se traduire par : « c'était il y a bien longtemps, en souvenir du temps passé, bien des jours se sont écoulés depuis... »

La version de Burns exprime une certaine nostalgie mais surtout la nécessité de ne pas oublier le passé et de rester fidèle en amitié. C'est aussi un chant d'adieu. En Ecosse, on chante traditionnellement ce chant au moment de se séparer à la fin des soirées festives.

Tout le monde forme un grand cercle et, se tenant par la main, chante les premiers couplets, puis, croisant les bras, avance et recule jusqu'à la fin du chant. D'où vient cet étrange cérémonial ? Il est tout simplement d'origine maçonnique.

Comme on le sait, Robert Burns était franc-maçon et resta fidèle à l'Ordre toute sa vie. Il fut *Depute Master* de plusieurs loges. La Franc-Maçonnerie du 18^{ème} siècle attachait beaucoup d'importance à l'entraide, à la convivialité, à la fraternité, à l'amitié, valeurs qui lui tenaient à cœur.

Ce chant célèbre l'amitié qu'il avait trouvée chez ses frères maçons. Il est fort probable que l'on chanta d'abord Auld Lang Syne dans les tavernes de l'Ayrshire, puis dans les loges maçonniques avoisinantes. En effet, les Francs-Maçons avaient adopté le chant de leur illustre frère et y avaient ajouté un rite symbolique. Ce dernier est encore pratiqué aujourd'hui dans certaines loges aux Etats-Unis. Avant de se séparer, les Frères forment un cercle où chacun est équidistant du centre symbolisant l'égalité de tous et chantent les premiers couplets. Puis, au moment de chanter :

And there's a hand, my trusty fiere
Et voici ma main, mon fidèle ami)

ils croisent les bras, donnent la main droite au frère qui se trouve à gauche et la gauche à celui qui se trouve à droite pour former un cercle plus étroit, symbole des cœurs croisés et du lien étroit qui unit les Frères.

Ainsi, peut-être avez-vous, comme beaucoup d'Écossais, pratiqué un rite maçonnique sans le savoir !

Ginette Dalleré.

Walter Scott et l'Union (suite et fin)

Sur les 27 romans de Scott, onze traitent des relations difficiles entre l'Écosse et l'Angleterre, avant et après l'Union. Deux d'entre eux mentionnent explicitement le traité d'Union, Le Nain Noir (1816), et Rob Roy, (1817). Ils ont en commun d'avoir une action située en 1715, c'est-à-dire huit ans après le traité d'Union, deux ans après l'accession de l'électeur de Hanovre. Dans le Nain Noir on assiste à une tentative de rébellion ourdie par des jacobites, partisans du prétendant Jacques Francis Stuart. Ces comploteurs sont hostiles au traité parce qu'ils pensent que l'unification de la Grande-Bretagne ne peut que nuire à leur projet, du fait notamment du maillage militaire de l'île. Ils

échouent et Scott les traite sans indulgence. Rob Roy est un roman écrit à la première personne, le narrateur étant le personnage principal, non le fameux Rob Roy Mc Gregor, mais un Anglais du nom de Frank Osbaldistone, jeune au moment où il situe le récit. Il sert souvent de porte-parole à l'auteur. On trouve au chapitre II de la deuxième partie un exposé de ce qu'était l'Écosse peu après la réunion des deux royaumes. Le narrateur raconte son arrivée à Glasgow, après un long trajet à pied, en compagnie d'un personnage pittoresque, le Bailie Jarvie, fervent partisan de l'Union, pour des raisons économiques. Le bailie, en dialecte écossais, est un conseiller municipal, mais celui-ci a également des

fonctions judiciaires. Le récit se situe autour de l'année 1715, mais le narrateur est censé rédiger ses souvenirs vers 1770, avant la création des États-Unis d'Amérique, c'est pourquoi il est encore question des colonies.

Il parle de l'évolution qui s'est produite, notamment l'agrandissement de la ville de Glasgow, préfigurée par son guide, qui a prédit que sa ville natale passerait du statut de *town* à celui de *city* : « Ces dernières années, si je comprends bien, elle a pleinement mérité le nom que, grâce à une sorte de prémonition politique, mon guide lui attribua. D'importantes et encore croissantes activités commerciales avec les Antilles et les colonies américaines, ont, si je suis bien informé, servi de base à une richesse et une prospérité, qui, si elle est soigneusement renforcée et développée, peut plus tard produire un immense réseau producteur d'opulence ; mais, aux temps anciens dont je parle, l'aube de cette splendeur ne s'était pas encore levée. L'Union avait en vérité ouvert à l'Écosse les voies commerciales avec les colonies anglaises ; mais en raison d'un manque de capital et de la jalousie nationale des Anglais, les hommes d'affaires écossais furent exclus, dans une grande mesure, des privilèges que ce traité mémorable leur avait accordés. »

Scott utilise déjà le mot *jealousy* à propos des monopolistes anglais. Le traité d'Union n'a pas changé grand-chose à la situation économique de l'Écosse. A-t-elle été victime d'une escroquerie politique ? Scott n'a pas une position aussi tranchée. Il réagit en historien. Il s'efforce à l'objectivité, il sait aussi que les traités, sans être des chiffons de papier, n'ont pas un effet immédiat, et que les conditions matérielles, comme les mentalités, évoluent lentement. Le manque de capitaux fut une des causes du retard de l'Écosse dans le commerce transatlantique.

La pauvreté engendre la pauvreté ; si la pauvreté fait partie, par antiphrase, du

patrimoine écossais, les natifs de Calédonie ont des qualités qui compensent ce handicap, l'intelligence, le courage, l'énergie, l'entêtement, et ils finissent par vaincre les difficultés.

Plus loin, au chapitre X du deuxième tome, on lit un dialogue amusant entre Andrew Fairservice, le domestique écossais du narrateur, et le Bailie Jarvie. Ils échangent avec acrimonie des arguments au sujet de ce rattachement de l'Écosse à l'Angleterre. Ils s'expriment tous les deux en dialecte écossais, ce qui indique qu'ils appartiennent à la même nation, mais également que les Écossais s'opposent entre eux sur la question épineuse de l'Union. Le domestique plaide pour l'autonomie, sinon pour l'indépendance, – mais cet austère quoique grognon serviteur serait peut-être incapable de distinguer entre ces deux notions – et s'indigne de toute intrusion des voisins dans les traditions de son pays, tandis que le bailie, qui a horreur du désordre, après s'être moqué avec indignation des émeutes qui ont eu lieu à Glasgow pour protester contre le traité d'Union, souligne les avantages économiques de la nouvelle donne. Scott a situé cet épisode à Glasgow qui n'était pas encore la ville industrielle qu'elle est devenue par la suite, mais dans l'esprit du natif d'Édimbourg qu'il était, la métropole de l'ouest était plus tournée vers l'avenir, vers le commerce et la modernité technique. Elle portait une promesse de modernité.

Andrew Fairservice réagit d'une manière instinctive, en patriote, on parlerait aujourd'hui d'un réflexe identitaire, il dit que l'Angleterre n'a pas le droit d'imposer à l'Écosse des lois contraires à ses traditions. Le débat semble avoir des résonances actuelles. Dans les discours, les articles de journaux, et autres commentaires sur le referendum qui a eu lieu en 2014, on a entendu dire que le oui et le non s'opposaient comme le cœur à la raison, que les citoyens et citoyennes qui ont voté pour le statu quo avaient des motifs purement économiques. Il y a

sans doute une part de vérité dans cette évaluation, mais il est peut-être un peu injuste de désigner les partisans du non comme dénués de sentiment patriotique, et guidés seulement par l'intérêt.

Plusieurs romans de Scott traitent des guerres civiles mais, quand les conflits opposent l'Écosse, ou une partie de l'Écosse à l'Angleterre, s'agit-il vraiment d'une guerre civile ou d'une guerre entre deux nations étrangères ? Lorsqu'après la signature de l'Union des insurgés écossais prennent les armes contre le pouvoir britannique, leurs adversaires, s'appuyant sur leur légitimité institutionnelle, les stigmatisent comme des rebelles, des traîtres envers leur pays. On se traite mutuellement de félons et d'usurpateurs, comme dans les drames historiques de Shakespeare. Tout cela constitue un des ressorts tragiques qui se trouvent au centre de plusieurs de ces récits.

L'accusation de trahison oppose parfois les Écossais les uns aux autres, car certains d'entre eux, parfois par clans entiers, ont combattu dans l'armée britannique, y compris dans celle qui s'est livrée à la terrible répression qui a suivi la bataille de Culloden en 1746. En 1826, Scott a écrit une nouvelle digne de Pouchkine, de Gogol ou de Mérimée, qui s'intitule The Highland Widow, La veuve des Highlands, poignante, cruelle, révélatrice d'un état d'esprit séculaire. Le personnage éponyme, Elspeth MacTavish, est indignée de voir son fils s'engager dans l'armée britannique - dans son esprit, l'armée anglaise - trouvant impensable l'entité anglo-écossaise. Au cours d'une permission, son fils vient passer quelques jours chez elle. Il doit rejoindre son régiment à une date impérativement fixée. Elle lui fait boire un breuvage narcotique la veille de son départ.

Il est soupçonné de désertion, deux sergents viennent le chercher. Poussé par sa mère, il tue l'un d'eux, mais le second réussit à le désarmer et à le conduire au campement, où il est jugé en cour martiale

et fusillé, et la triste héroïne de cette tragédie termine sa vie dans une solitude désespérée.

Pour revenir à l'Écosse d'après le traité et en lisant Waverley, on constate qu'en 1745, quand Charles-Édouard Stuart a débarqué sur l'île très septentrionale d'Eriskay pour prendre la tête d'une insurrection, il n'avait pas l'intention de conquérir l'Écosse seulement, mais l'Angleterre aussi. Il était à sa façon partisan de l'Union, comme son père James Francis, qui lui avait confié cette mission, comme si l'hégémonie que l'Angleterre était accusée d'exercer sur l'Écosse allait s'inverser. Ce fut une erreur stratégique, qui pouvait se justifier par le fait que l'Union avait été voulue par la reine Anne, la tante ou demi-tante du prince Charles Edward, donc appartenant à la famille des Stuarts. Cela entraîne qu'il ne faut pas confondre indépendantisme et jacobitisme, bien qu'on puisse parfois considérer qu'une certaine synthèse entre ces deux doctrines, ou ces deux sentiments, a souvent motivé les combattants rebelles.



Blason royal après le traité d'Union

Dans Le Nain Noir, déjà cité, dont l'action se déroule peu de temps après le traité d'union, la rébellion avortée en faveur du prétendant James Francis Stuart se confond avec le projet

de redonner à l'Écosse son autonomie. On peut donner comme exemple de cette pulsion patriotique, le retournement auquel on assiste dans Old Mortality, chez James Graham of Claverhouse, le célèbre Bonnie Dundee. Après avoir combattu les caméroniens, il devient rebelle à son tour et s'allie avec ses anciens adversaires, par loyauté envers Jacques II. Le 27 juillet 1689 il remporte la victoire contre les clans partisans de Guillaume III lors de la fameuse bataille de Killcrankie, tout en y perdant la vie.

Dans Waverley le héros éponyme suit un itinéraire mental et affectif qui donne un éclairage particulier aux relations entre l'Angleterre et l'Écosse. Anglais découvrant la haute Écosse des Highlands, il est séduit par l'idéalisme épique qui caractérise l'esprit de la rébellion, mais le désenchantement ajouté aux dangers qu'il encourt le fait revenir vers le statu quo, ce qui ne l'empêche pas de conserver l'amour de l'Écosse qu'il éprouve depuis qu'il a franchi la frontière, renforcé par l'amour mutuel qui le lie à Rose Bradwardine. Dans tous les romans où figurent des chefs rebelles, ceux-ci sont présentés comme des comploteurs parfois stupides, comme Vere et Langley dans Le Nain Noir. Dans Rob Roy les comploteurs, dont fait partie le personnage qui donne son nom au roman, sont présentés comme des aventuriers sans autre ambition que d'accroître leur pouvoir et leur richesse.

Dans Redgauntlet, publié en 1824, le dernier de la série consacrée à la lutte entre les jacobites et les hanovriens, des aventuriers peu scrupuleux mais dénués de jugeote s'efforcent de persuader le héros de l'histoire, Darsie Latimer, membre sans le savoir d'une famille noble appartenant à l'allégeance jacobite, de participer à une nouvelle rébellion visant à restaurer les Stuarts en la personne de Charles-Édouard, déjà vu à l'œuvre dans Waverley.

Le projet échoue, les organisateurs du complot étant dénués d'intelligence

autant que d'honnêteté. Comme dans d'autres romans qui touchent à des projets de déstabilisation du royaume, l'échec des complots constitue une fin heureuse, car elle fait coïncider la paix et le maintien de l'Union.

Le Cœur du Midlothian contient des histoires parallèles, quoique pas tout à fait parallèles au sens géométrique, car elles s'imbriquent les unes dans les autres, fondées sur des faits réels, dont la fameuse émeute de 1736 qui se termina, à Édimbourg, par le lynchage du capitaine Porteous, écossais lui-même mais d'origine lointainement française, chef d'une garnison chargée de maintenir l'ordre. Au cours d'une première émeute il avait fait tirer sur la foule venue là pour s'opposer à la pendaison publique d'un contrebandier. Il a été relaté que Porteous avait ordonné à ses soldats de tirer au-dessus de la tête des émeutiers, avec le résultat que plusieurs habitants qui s'étaient mis à leurs fenêtres pour assister à l'exécution furent tués ou blessés.

Or ce contrebandier, Andrew Wilson, était considéré par le petit peuple d'Édimbourg comme un bienfaiteur public, car il ravitaillait les habitants en vins et spiritueux venus du Continent, à des prix exonérés de droits de douane. En ce temps-là, ces taxes constituaient une des principales ressources du budget britannique. Après la promulgation du traité d'union entre les deux royaumes le gouvernement de Londres s'empressa de faire appliquer les lois réprimant la contrebande de façon extrêmement sévère, les sanctions allant jusqu'à la peine de mort. Dans un premier temps Porteous fut lui-même jugé et condamné à mort par un tribunal écossais, et emprisonné dans la fameuse prison de Tolbooth, qu'on appelait bizarrement le cœur du Midlothian.

Cette décision causa beaucoup de consternation à Londres, au plus haut niveau, et le premier ministre Walpole et la reine Caroline, l'épouse de Georges II, qui s'occupait

volontiers des affaires du pays, firent pression sur les autorités écossaises pour qu'au moins on retarde l'exécution du condamné.

Une rumeur courut aussitôt selon laquelle cette suspension n'était que le prélude à une amnistie qui viendrait tôt ou tard. Cette rumeur, probablement fondée, provoqua un soulèvement de la population d'Édimbourg. Ses habitants se voyaient privés de leur vengeance, et comme d'habitude ils s'indignaient des interventions de Londres dans les affaires intérieures du pays. La prison de Tolbooth fut prise d'assaut, les prisonniers libérés, sauf Porteous qui fut brutalisé et pendu. Ces événements laissèrent des traces profondes au nord comme au sud, et ne contribuèrent pas à atténuer l'hostilité qui opposait les deux populations.

Certaines des unions matrimoniales qui donnent une fin heureuse aux romans semblent représenter pour l'Écosse une victoire symbolique. Dans *Waverley*, le héros éponyme tombe successivement amoureux de deux écossaises, Flora Mac-Ivor et Rose Bradwardine. Rejeté par la première, il épouse la seconde et passe tout le restant de sa vie dans le domaine pourtant appauvri de son beau-père. Quentin Durward, jeune Écossais appartenant à une famille noble, mais désargentée, est réduit à se faire recruter comme mercenaire en France, au service de Louis XI. À la fin du roman, il épouse une jeune héritière appartenant à la plus haute aristocratie.

Nous ne pouvons pas savoir quelle serait la position de Walter Scott à l'égard des questions d'aujourd'hui. La question de l'autonomie et de l'indépendance ne se pose pas aujourd'hui de la même façon que de son temps. Scott n'était pas démocrate, il était hostile au suffrage universel, ou même à une extension limitée du droit de vote, comme il le fit savoir avec aigreur à la fin de sa vie. Or ces modifications législatives, qui lui paraissaient nocives

à la société écossaise, venaient du gouvernement de Londres.

Aurait-il approuvé le retour d'un parlement à Édimbourg ?

Peut-être oui, peut-être non. En tant qu'emblème d'autonomie il lui aurait été favorable, mais comme il se méfiait du jacobinisme, plus encore que du jacobitisme, il craignait l'arrivée d'un parti révolutionnaire et républicain. Scott n'aurait pas supporté de vivre dans une république, et cela peut expliquer en partie son attachement à l'Union.

En tant que juriste, occupant des fonctions importantes dans l'appareil judiciaire, il tenait à conserver les traditions écossaises dans ce domaine.

Lorsque le gouvernement de Londres menaçait l'Écosse de la priver du pouvoir de battre monnaie, il écrivit des pamphlets d'une grande véhémence pour dénoncer ce projet, jugé par lui attentatoire aux traditions ainsi qu'aux intérêts de son pays. Malgré tout, il considérait la contagion révolutionnaire comme plus dangereuse que les oukases venus de Londres. Il aimait son pays, mais il connaissait aussi les tendances dangereuses qui, dans le passé, avaient créé beaucoup d'agitation, dont toute son œuvre témoigne.

Le clanisme, le clientélisme, les conflits héréditaires, la tentation de faire appel à la violence plutôt qu'à la loi, lui semblaient être des traits spécifiques de l'Écosse. Une telle vision peut paraître restrictive et exagérée, car on sait que le clanisme existe un peu partout dans le monde, mais si on se sert pour le désigner d'un mot d'origine écossaise, il y a bien une raison.

La vision de l'Écosse et des Écossais qui apparaît dans son œuvre qui semble n'être pas toujours flatteuse, ont valu à Scott l'hostilité de la mouvance indépendantiste, qui existe depuis toujours.

Paradoxalement, l'importance qu'il a donnée à son pays dans ses œuvres, qui a eu pour résultat que, dans l'esprit des Européens, cette contrée est devenue un lieu pittoresque, mystérieux, comme la matérialisation du romantisme, ainsi qu'une destination touristique, comme un parc naturel, n'a fait qu'aggraver son cas.

On l'a accusé d'avoir présenté ses compatriotes comme des êtres en retard sur la civilisation, à la fois roublards et naïfs comme peuvent l'être les enfants et les sauvages, superstitieux, entêtés, versant aisément dans le fanatisme, dominés par le culte du chef autant que par des réflexes grégaires. Ayant, par souci d'authenticité, transcrit dans les passages où il fait parler les gens du peuple, la langue parlée dans l'Écosse du sud, il a donné l'impression aux lecteurs anglais que leurs voisins du nord s'exprimaient dans un patois rustique et ridicule, comme si le dialecte écossais n'était que de l'anglais déformé, ce qui est faux car la langue écossaise du sud, à ne pas confondre avec les dialectes celtiques des Highlands, que d'ailleurs Scott ne pratiquait pas, a des origines intrinsèques. Cela lui a été plus tard reproché, parce que, en accentuant le caractère folklorique, au mauvais sens du terme, de sa littérature régionaliste, il pouvait passer pour le Marcel Pagnol de l'Écosse.

Esthétiquement le passéisme n'est pas toujours considéré comme une tare. L'Écosse traditionnelle représente, dans ces imageries un peu naïves, une survivance du passé, un chef-d'œuvre en péril, mais cela ne plaît pas à certains indépendantistes qui ne veulent pas tourner le dos à la modernité.

Je reviens à un passage qui se trouve dans The Antiquary (1816), paru peu de temps après l'effondrement de l'Empire napoléonien.

L'action se déroule quelques années auparavant, alors que pèse encore sur la Grande-Bretagne la menace d'une invasion.

Un mendiant qui s'appelle Edie Ochiltree, un peu fou mais touchant dans sa simplicité, appelle ses compatriotes à lutter contre l'ennemi continental et se dit prêt à combattre lui aussi. À quelqu'un qui lui demande pourquoi il fait tant de zèle contre une éventuelle invasion, alors qu'il n'a rien à perdre, ne possède rien, il répond, non pas : « notre ennemi, c'est notre maître », comme l'âne de la fable mais il dit qu'il possède tout, les paysages, la mer, les montagnes, les traditions de son pays, et que pour rien au monde il ne supporterait de voir son cadre de vie bouleversé par des envahisseurs étrangers.

Ce lien d'appartenance, ce patriotisme physique, instinctif, rappelle un poème qui est resté dans les anthologies et qui ouvre le sixième chant de la première épopée en vers écrite par Scott, Le lai du dernier ménestrel, publié en 1805.

Breathes there the man, with soul so dead,
Who never to himself hath said,
This is my own, my native land!
Existe-t-il un homme à l'âme si morte
Qui jamais ne se soit dit à lui-même :
Ceci est le pays qui m'appartient, celui où
je suis né !

Ce pays qui lui appartient, c'est bien entendu, l'Écosse,

O Caledonia, stern and wild,
Meet nurse for a poetic child,
Land of brown heath and shaggy wood,
Land of the mountain and the flood,
Land of my sires.
O Calédonie, austère et sauvage,
Parfaite nourrice pour un enfant poète,
Pays de bruyère brune et de forêt touffue
Pays de montagne et de rivières
Pays de mes pères.

Ces paroles auraient pu être placées par Scott dans la bouche du mendiant ; le pays qui appartient au locuteur – *my own, my native land* – n'est pas la Grande-Bretagne dans son entier, mais l'Écosse.

Cependant le contexte donne à ces paroles une résonance plus étendue. Sans doute l'auteur laisse entendre que ce sont les efforts militaires et diplomatiques de l'Angleterre qui ont protégé le royaume, Écosse comprise. Façon subliminale de défendre l'Union. Les troupes écossaises ont participé à l'effort de guerre, mais la partie financière de cet effort ainsi que les décisions stratégiques et diplomatiques sont restées du ressort de l'Angleterre.

Les guerres qui opposèrent la Grande-Bretagne à la France ont eu pour effet de souder les deux nations qu'on avait unies un peu contre leur gré en 1707, mieux que n'auraient pu le faire des campagnes de persuasion ou des manœuvres politiques. Scott avait 18 ans en 1789 et 44 en 1815. Ce sont des années de formation et de maturation, pour un homme qui n'est jamais passé par une phase de révolte ou de contestation des pouvoirs. Son attitude, qu'on peut qualifier d'anglophile, pour aller jusqu'au bout de ce qui constitue un trait essentiel de sa personnalité, n'a rien d'insolite au cours de cette période, chez un citoyen d'Édimbourg, ou même de Glasgow. Scott a été un écrivain épique, Carlyle l'a même comparé à Homère, car il n'a pas son pareil pour décrire des batailles et des conflits, mais c'était dans sa vie un homme paisible, qui appréciait de vivre dans une nation qui n'était plus en guerre contre elle-même.

L'Union n'était pas seulement pour lui un sujet d'études historiques ou un leitmotiv exploitable dans des romans. Elle faisait partie de son être, de son caractère. Quand le gouvernement de Londres prenait des mesures qui portaient atteinte aux traditions et à la fierté de l'Écosse, comme l'interdiction de continuer à battre monnaie décidée en 1830, il en était troublé, il le faisait savoir avec véhémence, mais l'idée d'un divorce ne l'a jamais effleuré. Il y avait une certaine réciprocité dans ce sentiment, car quand ses médecins lui ordonnèrent d'aller se réchauffer au soleil de l'Italie, le gouvernement mit à sa disposition une frégate qui le conduisit

jusqu'en Méditerranée. Il avait pour idéaux la paix et la réconciliation, si longue à se réaliser, et toujours fragile. L'Union, il l'avait en lui, il la vivait, et il l'espérait partagée par ses compatriotes du sud.

Je termine par un souvenir personnel, qui me touche et qui m'a semblé contenir une signification symbolique. Au cours du mois de décembre de l'année 1993 j'ai reçu une Christmas card, qui venait d'Abbotsford, signée de Jean et Patricia Maxwell-Scott, les dernières descendantes de Walter Scott. Comme dans toutes les Christmas cards il y avait une illustration. L'image qui figurait et qui figure encore sur cette carte était une photographie de la reine Élisabeth II.

Henri Suhamy.

* Larges extraits d'une conférence prononcée au Collège des Écossais, le 25 novembre 2015.

Robert Burns et ses traducteurs français

En août 1787, dans une lettre adressée au Docteur John Moore, fidèle correspondant du poète écossais, Robert Burns écrivait avec toute la modestie que l'on lui connaissait : « My name has made a small noise in the country » ; le pays en question était la France. En effet, très peu de temps après la publication de la fameuse 'Kilmarnock Edition' en 1786, publication qui allait créer l'événement littéraire de l'année en question et assurer la célébrité de celui qui deviendra par la suite le barde de la Calédonie ou encore le poète national écossais, l'œuvre de Burns commençait à être connue de ce côté-ci de la Manche. Elle a continué de susciter de l'intérêt en France tout au long du XIXe siècle, diffusée d'abord dans le texte avant que certains poèmes ne soient traduits et livrés au public, pour sombrer plus ou moins dans l'oubli au XXe siècle.

Pourtant, même si Burns commençait à être connu dans les cercles littéraires français dans les années 1780-1790, juste avant sa mort prématurée en 1796, il fallu attendre 1824 pour que les premières traductions des poèmes voient le jour, grâce au célèbre littérateur Amédée Pichot, connu surtout en tant que traducteur des œuvres de George Gordon, Lord Byron. La publication de ces traductions éparses a été suivie par le premier recueil de poèmes publié deux ans plus tard en 1826 et portant le titre modeste : Morceaux choisis de Burns, Poète Écossais. Il s'agit d'un mince volume, fruit d'une collaboration étroite entre un Écossais, James Aytoun, et un Français, Jean-Baptiste Mesnard. James Aytoun of Kirkcaldy (1797-1881), éminent membre du Parti radical, s'est porté candidat de nombreuses fois aux élections à Édimbourg pendant les années 1830 et au début des années 1840 – mais sans succès. Ses idées politiques devaient trouver sans aucun doute un écho dans certains des poèmes du jeune poète écossais.

Deux ans plus tard, Léon Halévy (1802 - 1883) s'est aventuré dans la traduction de Burns avec son ouvrage, Poésies européennes, à une époque où il n'était pas encore nommé professeur de français à l'École polytechnique. Ce sont les éditions Delaforest qui ont assuré cette première édition. L'année suivante, en 1827, Halévy a fait publier ses Poésies européennes, ou Imitations en vers d'Alfieri, Buerger, Robert Burns, Gay, ... où le poète écossais occupe sa place dans ce panthéon de poètes européens, aux côtés de Lessing, Michel-Ange, Thomas Moore, Alexander Pope, William Shakespeare, Friedrich Schiller et Walter Scott entre autres. Il est intéressant de noter que dans sa préface, Halévy fait mention d'une édition complète des traductions de l'œuvre de Burns préparée par l'homme de lettres, journaliste et critique littéraire Philarète Chasles (1798-1873) mais ces traductions n'ont jamais vu le jour.

En 1843, Léon de Wailly a proposé au public ses Poésies complètes de Robert Burns, traduites de l'écossais par M. Léon de Wailly, avec une introduction du même. Wailly (1804 - 1864) était romancier, auteur dramatique, adaptateur et traducteur et on lui doit en particulier des traductions des œuvres de Matthew Lewis, Jonathan Swift, William Shakespeare, Henry Fielding, Laurence Sterne ou encore Fanny Burney. Pour ses traductions des poèmes de Burns, Wailly a adopté une technique que l'on pourrait qualifier d'avant-gardiste pour l'époque dans la mesure où il a opté pour la solution de vers blancs, sans rime et sans mètre, comme on aurait tendance à faire de nos jours, alors qu'à l'époque on s'obstinait à écrire des vers rimés – avec plus ou moins de félicité !

En 1865, signalons les Poésies imitées de Robert Burns de Louis Demouceaux qui, de nos jours, est connu

en France essentiellement pour ses traductions des contes du Danois, Hans Christian Andersen, publiées l'année d'avant. Le titre de l'ouvrage en dit long, surtout en matière de traduction ! Dix ans plus tard, les traductions de Richard de La Madelaine ont été livrées au public, portant le titre de Burns, traduit de l'Écossais ; celles-ci font ressortir toute la difficulté à traduire la poésie rimée d'une langue vers une autre. Cette version en prose vise à retenir l'essence des poèmes, mais au prix de sacrifier entièrement leurs qualités lyriques. En 1890, un certain Buisson du Berger a fait publier quelques traductions de Burns dans un ouvrage intitulé, Poètes anglais contemporains.

Trois ans plus tard, en 1893, Auguste Angellier, Professeur à l'Université de Lille, a fait connaître au grand public les deux tomes de sa magistrale thèse doctorale. De structure très classique comme c'était la coutume à l'époque, la thèse est en deux parties, le premier tome traitant de la vie du poète, le deuxième de son œuvre. On reconnaît volontiers qu'Angellier a apporté à sa tâche de biographe et de traducteur une vision d'ensemble de la littérature occidentale ainsi qu'une connaissance intime de l'Écosse de Burns, rares à l'époque. Ce qui ressort de ses traductions, c'est une certaine complicité – pour ne pas dire une complicité certaine – entre le poète et son traducteur, une excellente connaissance de la langue écossaise employée par Burns dans ses plus grandes compositions tout comme dans les moins grandes et surtout un partage des valeurs et des idées dont l'Écossais se faisait le fier défenseur.

En 1896, dans un recensement des traductions de l'œuvre de Burns, intitulé Robert Burns in other tongues, l'Anglais William Jacks a souligné une différence de taille entre les traductions allemandes et les traductions françaises. Alors que les traducteurs outre-Rhin s'efforçaient de faire écho au rythme et au sens des poèmes, les traducteurs français, eux, avaient tendance à produire une paraphrase poétique du sens des poèmes afin d'en

véhiculer la nature profonde, mais le plus souvent, ils ne faisaient aucun effort pour reproduire le rythme du morceau en question.

Plus près de nous, en 1925, Pierre Berger a publié un recueil de traductions : Les poètes préromantiques anglais, ouvrage dans lequel Burns figure en très bonne place aux côtés de Thomas Gray, Edward Young, Ossian et William Blake. Docteur de l'Université, Berger était professeur d'anglais au Lycée de Bordeaux ; de nos jours on se souvient de lui notamment pour ses traductions de William Blake, et plus précisément pour sa traduction de ses livres prophétiques qui date de 1927.

La traduction la plus récente, l'œuvre de l'historien et angliciste Jean-Claude Crapoulet, Robert Burns : Poésies a été publiée chez Aubier en 2001. Elle nous rend encore une fois conscients des très grosses difficultés posées par la traduction des vers de Burns et attire notre attention surtout sur la très grande concision de la langue de ce dernier dans les textes d'origine. Depuis le début du XXI^e siècle, aucun traducteur n'a osé se mesurer au barde écossais.

Il est évident qu'en France, Burns n'a jamais connu la même célébrité que certains de ses illustres compatriotes. Bien qu'il ne fût qu'à moitié écossais par sa mère, Catherine Gordon of Gight, Lord Byron a connu un énorme succès sur le sol français, tout en y étant interdit de séjour ! Les critiques français de l'époque le désignaient le plus souvent comme « poète romantique écossais ». De son côté, Walter Scott a vite été élevé au rang de père du romantisme européen ; ses admirateurs étaient légion – en France et ailleurs sur le continent. Lui, en revanche, était écossais à 100% – tout comme Burns.

Comment expliquer cette situation ? Entre sa disparition en 1796 et les premières traductions de ses poèmes en 1824, Burns n'était que peu connu en France, dans la mesure où seuls quelques fragments de ses

poésies avaient été livrés au public. Écrites en langue anglaise, les œuvres de Byron et de Scott se laissaient traduire bien plus facilement que les meilleurs poèmes de Burns, écrits en langue écossaise. Se posait donc le problème crucial d'accessibilité pour le lecteur français. Pour l'élite éduquée, les poèmes, contes et autres récits d'un Scott, d'un Byron, voire d'un Ossian se lisaient dans le texte même, alors que la langue de Burns leur était grandement inaccessible, sinon totalement incompréhensible. On imagine mal les habitués des salons parisiens lisant le poète dans le texte pour ensuite en débattre. Restait donc la voie de la traduction, et malheureusement, comme nous venons de le voir, les traductions n'ont pas toujours été à la hauteur de l'original.

Comme l'a si bien dit un critique anonyme en 1859 dans Le magasin pittoresque : « Les œuvres de Burns étant presque toutes composées en dialecte écossais, nous ne pouvons pour la plupart les connaître en France que par des traductions : aussi n'arrivons-nous guère à en bien pénétrer le charme. » En 1824, dans un article biographique publié dans la revue Le Globe, on lit : « Le douanier Robert a su donner une voix toute nouvelle à l'élegie et une grâce toute originale à la chanson. » Burns était perçu comme un poète autodidacte qui avait su capturer dans ses poèmes la vraie nature de l'Écosse rurale. Écoutons son premier traducteur, Amédée Pichot : « L'Écosse est plus fière de Burns que d'aucun de ses poètes : elle a raison ; la poésie de Burns n'est qu'à elle : c'est le fruit de son sol, de son climat, de ses mœurs ... Tout y est franc et original. »

Cette idée a été partagée par le grand Victor Hugo. Dans sa correspondance, il a écrit : « Il n'y a pour moi que deux poètes, le poète universel et le poète local. L'un incarne l'idée 'humanité', l'autre représente l'idée 'patrie'. Ces idées sont jointes. Homère a été l'un, Burns a été l'autre. » En 1836, dans son Essai sur la littérature anglaise, Chateaubriand a noté :

« Le lyrique Burns [...] et le chansonnier des matelots sont des enfants de la terre britannique ; ils ne pourraient vivre dans leur énergie et leur grâce sous un autre soleil. » Le 'chansonnier des matelots' n'est autre que Thomas Moore, grand ami et premier biographe de Byron, et connu surtout comme l'auteur des célèbres Mélodies Irlandaises. L'idée reçue à l'époque, c'est que, afin de comprendre la vie rurale en Écosse, il fallait lire Burns.

Vingt ans plus tard, en 1855, l'homme de lettres et critique, Hippolyte Lucas a déclaré : « La corde élégiaque est celle qui résonne le mieux sous la main du barde ; il s'est pénétré de bonne heure des charmes et des magnificences de la nature ; il en connaît tous les aspects, aux diverses heures du jour. Il sait ce que les oiseaux disent entre eux ; comme la princesse des contes, il semble avoir été initié à leurs langages » soulignant ainsi la grande inaccessibilité de la poésie de Burns sur le plan purement linguistique.

De nos jours, dans les rangs des poètes romantiques ou préromantiques, Robert Burns reste le grand oublié, très peu lu en France et fort peu étudié dans les facultés françaises. Toutefois, en 2005, une sélection des plus célèbres poèmes de Burns figurait au programme de l'Agrégation Externe d'anglais. Le bruit courait à l'époque selon lequel de nombreux candidats avaient fait l'impasse sur le sujet en raison de la trop grande difficulté de la langue du poète. Ces obstacles linguistiques générant à leur tour des problèmes de compréhension ont été à maintes reprises soulignés par les critiques littéraires. En attendant une traduction vraiment digne des poèmes de Burns, le problème risque de rester entier. Mais puisque les poèmes de Robert Burns semblent si bien résister à la traduction, mieux vaudra-t-il peut-être les laisser tels qu'ils sont !

George P. Mutch

Extraits d'une conférence donnée au Collège des Écossais, le 8 décembre 2015

L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2017

COMITÉ DE PATRONAGE

Président :
Jean GUÉGUINO, GVCO, Ambassadeur de France
Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association
Thouars-Marguerite d'Ecosse
Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,
Professeur émérite à l'Université de Paris IV
Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire
Alain HESPEL, Président de la Fondation Catholique
Écossaise

COMITÉ DIRECTEUR

Président : Jacques LERUEZ, CBE
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE
Jean-Claude MARTIN
Secrétaire générale : Catherine VALASTER
Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE
Trésorier : Julien VALÉE

MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Thomas DRELON
- Clarisse GODARD DES MARETS - Gérard HOCMARD,
OBE - Thierry RECHNIEWSKI - Henri SUHAMY.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

NÉCROLOGIE

Elizabeth Laiðlaw (1936-2016).

Notre chère amie Elizabeth est décédée brusquement le 14 septembre dernier. Beaucoup d'entre vous, lors de nos rencontres et voyages avec la Franco-Scottish Society, ont pu apprécier sa sérénité, son élégance, son art de la conversation, son humour et sa sollicitude envers les autres. Née à Edimbourg, le 15 février 1936, elle a été une enfant de la guerre. Evacuée à 3 ans dans le Kinrossshire, elle ne revint à Edimbourg que la paix revenue. Après une scolarité brillante à la Mary Erskine School for Girls, elle fut admise, en 1954, pour des études de français et d'allemand, à l'Université d'Edimbourg, d'où elle sortit quatre ans plus tard avec un Master of Arts, First Class, distinction qui était rare à l'époque. Entretemps, elle avait, pendant un an - 1956-57 -, été assistante de français au lycée de jeunes filles d'Auxerre, année qui lui permit de développer une affection particulière pour la province française, la Bourgogne ... et le Chablis.

C'est dans le département de français d'Edimbourg qu'elle rencontra Jim, mais ils furent vite séparés car Jim obtint une bourse à Trinity Hall, Cambridge. C'est donc elle qui se rapprocha de Cambridge pour prendre, en 1959, un premier poste d'enseignement à Ely High School. Et, en décembre 1961, leur union fut bénie dans la chapelle de Trinity Hall. Dès lors, sa vie professionnelle allait fluctuer au gré de la naissance des enfants : Frances, James, Meg, et de la carrière de Jim : Queen's University, Belfast (1963-1965), retour à Cambridge (1965-1974), Aberdeen University (1974-1989).

A Aberdeen, les trois enfants ayant moins besoin d'elle, elle revint à l'enseignement du français jusqu'à la retraite anticipée de Jim, en 1989. Cette retraite leur permit de passer deux ans en Nouvelle-Zélande (1989-1991), lui comme *visiting professor* de français à l'Université de Wellington, elle libre de renouer avec son jumeau et son frère aîné- qui avaient quitté l'Ecosse, dans les années cinquante - et leurs familles.

Rentrés en Ecosse, ils s'installèrent à Orchard Walls, près de Traquair, dans les Borders, propriété dont ils entreprirent eux-mêmes la rénovation, ce qui ne les empêcha pas de recevoir à bras ouverts enfants et petits enfants, ainsi que leurs amis écossais et étrangers. En même temps, ils devinrent tous deux « anciens » de la paroisse locale de l'Eglise d'Ecosse (*the Kirk*) à laquelle ils consacrèrent beaucoup de temps. C'est le moment aussi où ils s'impliquèrent activement dans la vie de la Franco-Scottish Society, dont Elizabeth eut l'honneur, et la lourde tâche, d'être la Secrétaire Générale au moment des célébrations du Centenaire de la société, en 1995. Les quelque vingt-cinq de nos membres qui - sous la houlette de Georges Dickson, et souvent en présence de l'Ambassadeur de France à Londres, Jean Guéguinou - participèrent à cette commémoration, en ont gardé un souvenir ébloui, notamment de la journée passée à Meiklour chez Lord Lansdowne et du magnifique banquet de clôture des festivités organisé dans la Playfair Library, à Edimbourg. La reconnaissance des autorités françaises ne tarda pas et, un an plus tard, Elizabeth était élevée au grade de chevalier dans l'Ordre National du Mérite, décoration qu'elle portait avec élégance.

Malgré leur attachement pour Orchard Walls, nos amis, - en 2001- se résolurent à quitter leur thébaïde pour un appartement dans la capitale, appartement vaste et confortable qui se révéla aussi bien accueillant. Jusqu'au bout, Elizabeth resta fidèle à ses amitiés franco-écossaises, participant avec Jim à presque tous les voyages organisés par nos deux associations depuis 2002. En juin dernier, en Poitou-Charentes, elle était présente parmi nous. Hélas, c'était la dernière fois qu'elle venait en France et que nous avons eu l'occasion de la rencontrer.

Que Jim soit assuré, dans l'épreuve qu'il affronte, de la sympathie et de l'affection de tous dans notre Association.

Jacques LERUEZ.

POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	80 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE

par chèque, à l'ordre de

l'Association Franco-Ecossaise

ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE
Ancien Collège des Écossais
65, rue du Cardinal Lemoine - 75005 PARIS
<http://www.franco-ecossaise.asso.fr>

IMPRIMERIE ICE - 18300 SANCERRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
JACQUES LERUEZ